

# MONDE LYONNAIS

REVUE  
HEBDOMADAIRE  
DES LETTRES  
ET  
DES ARTS



Directeur : François COLLET

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
8, rue Mulet

LYON

## SOMMAIRE DU N° 47

A NOS LECTEURS . . . . .	LE « MONDE LYONNAIS ».
A SARAH BERNHARDT, POÉSIE. . . . .	FRÉDÉRIC MARTY.
UNE AVENTURE FANTASTIQUE, NOUVELLE. . . . .	PIERRE DELPOUX.
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES. . . . .	CARLOS.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME POUR- QUOI. . . . .	LE BONHOMME POURQUOI.
SARAH BERNHARDT, SONNET FANTASISTE. . . . .	ERNEST D'ORLANGES.
LETTRE DE MON CHALET (2 <sup>e</sup> lettre). . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
SARAH BERNHARDT. . . . .	CARLOS.
A SARAH BERNHARDT, POÉSIE. . . . .	LOUIS LE CARDONNEL.
LES TROIS COUSTOU (fin). . . . .	ARSÈNE HOUSSAYE.
LA FEMME DANS L'ART. SARAH BERNHARDT. . . . .	ELZÉARD ROUGIER.
REVUE DRAMATIQUE. SARAH BERNHARDT A LYON. . . . .	FRANÇOIS COLLET.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT. . . . .	E. MEUNIER.

ILLUSTRATIONS. — Portrait de Mlle SARAH BERNHARDT, dessin de Job, d'après une photographie de M. Melandri, à Paris. — 6 vignettes nouvelles par Job.

## ABONNEMENTS

PRIX UNIQUE POUR TOUTE LA FRANCE, LA CORSE  
ET L'ALGÉRIE

Un An. . . . . 18 fr.  
Six Mois. . . . . 10  
Trois Mois. . . . . 5

POUR L'ÉTRANGER LE PORT EN SUS

## ANNONCES

LA LIGNE: . . . . . 1 fr.

LES ANNONCES SONT REÇUES EXCLUSIVEMENT A L'IMPRIMERIE  
4, rue Gentil, Lyon

## EN VENTE

Chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Le Numéro 30 cent.

VENTE EN GROS, A L'AGENCE DE JOURNAUX  
31, rue Tupin, Lyon



# LA REVUE LYONNAISE

*Histoire, Biographie*

*Littérature, Philosophie, Archéologie, Sciences, Beaux-Arts*

REVUE MENSUELLE DE LYON ET DE LA RÉGION

PARAISANT PAR LIVRAISONS DE 80 PAGES DE TEXTE AU MOINS

SOUS LA DIRECTION

De M. FRANÇOIS COLLET, directeur du « Monde lyonnais »

## TABLE DES ARTICLES CONTENUS DANS LE TOME PREMIER

<p>ALLMER, membre correspondant de l'Institut: <i>Épigraphie lyonnaise</i>. — E. AMAGAT, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lyon: <i>De la transformation et de la conservation de l'énergie dans l'Univers</i>. — H. BAUDRIER, président de chambre à la Cour d'appel de Lyon: <i>Bibliographie lyonnaise au XV<sup>e</sup> siècle</i>. — H. BEAUNE, avocat à la Cour d'appel de Lyon: <i>Claude de Rubys et la liberté de tester au XVI<sup>e</sup> siècle</i>. — Pierre BONNASSIEUX, archiviste aux archives nationales: <i>Saint-Martin par A. LECOY DE LA MARCHÉ</i>. — C.: <i>Compendium Lotharii</i>. — Raoul de CAZENOVE, président de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon: <i>Documents inédits</i>. — L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon: <i>Fra Salimbene</i>. — Alphonse DAUDET: <i>Une page de mémoires</i>. — FERRAZ, professeur à la Faculté des lettres de Lyon: <i>Du suicide</i>. — D.: <i>la recherche de la vérité</i>, par MALEBRANCHE, nouvelle édition par M. Francisque ROUILLIER. — R. G.: <i>Traité de médecine légale</i>, par A. S. TAYLOR, traduit de l'anglais par M. le docteur Henri COUTAGNE. — Joseph GARIN, avocat à la Cour d'appel de Lyon: <i>Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon</i>. — G.-A. HEINRICH, doyen de la Faculté des lettres de Lyon: <i>M. Paulin Paris</i>;</p>	<p>— <i>Le monde où l'on s'ennuie</i>, par Edouard PAILLERON. — Xavier LANGON, avocat à la Cour d'appel de Lyon: <i>Du dernier recensement des États-Unis; de ses conséquences géographiques et économiques</i>. — MOREL DE VOLEINE: <i>Souvenirs des premières guerres de la République</i>. Extraits des lettres d'un lyonnais, officier d'artillerie. — Jean de MOUSTELON: <i>Madame de Maintenon</i>, par François COPPÉE; — <i>Les artistes lyonnais au Salon de 1881</i>. — Léopold NIERCE, conseiller à la Cour d'appel de Lyon: <i>Les statues et les boiseries de la cathédrale de Lyon</i>; — <i>La bibliothèque de l'ancienne abbaye de Cluny</i>. — Casimir PERTUS, président de l'Académie des poètes: <i>L. Parnasse français du XI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle</i>, sonnets. — Nizier du PUITSPÉLU: <i>Lettres de Valère</i>; — Paul REGNAUD, maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon: <i>Une mystification scientifique. Les ouvrages de M. Jacolliot sur l'Inde ancienne</i>. — J. RENARD: <i>Études bibliographiques. Nouvelles observations sur les ouvrages imprimés du P. C. Fr. Ménétrier</i>. — P. SCIPION: <i>Une nouvelle méthode géographique. Le Jura</i>, par M. E. F. BERLIOUX. — J. SÉVANE: <i>Histoire judiciaire de Lyon et des départements de Saône-et-Loire et du Rhône, depuis 1790</i>, par M. SALOMON DE LA CHAPELLE; — <i>Paravents et tréteaux</i>, Jacques NOR-</p>	<p>MAND. — Josephin SOULARY: <i>Les maîtres de céans</i>, sonnet. — A. PHILIBERT SOUPÉ, professeur à la Faculté des lettres de Lyon; <i>Victor Hugo</i>. — A. STEYERT: <i>C.-A.-B. Sewrin et Soucieu</i>; — <i>Tanneguy du Châtel</i>; — Ph. Lalyame, architecte et graveur; — <i>Topographie historique. L'ancien quartier des Capucins</i>, lettre à M. Vermorel. — Ambroise TARDIEU, membre de l'Académie de Clermont-Ferrand: <i>Mission archéologique à Utique, près de Tunis</i>. — H. de TERREBASSE: <i>Baltazar de Vilars</i>, — A. VACHEZ, avocat à la Cour d'appel de Lyon: <i>De Lyon à Genève au XVII<sup>e</sup> siècle</i>. — Joseph VASEN, architecte-adjoint du département du Rhône: <i>Tanneguy du Châtel</i>. — V. de VALOUS: <i>Documents inédits</i>; — <i>Tanneguy du Châtel</i>. — B. VERMOREL, ancien voyer principal de la ville de Lyon: <i>Les fortifications de Lyon au moyen-âge</i>. — Docteur de VILLENEUV: <i>Les Anglais dans l'Afrique occidentale</i>. — Bibliographie des mois de janvier, février et mars. — Chroniques mensuelles. — Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, de la Société littéraire, historique et archéologique, de la Société nationale d'éducation, de la Société d'économie politique, de la Société de géographie et de la Société d'agriculture, histoire naturelle, science et arts utiles.</p>
--	---	---

### ABONNEMENTS A LA REVUE LYONNAISE SEULE

LYON ET LA FRANCE	ÉTRANGER. — PAYS COMPRIS DANS L'UNION POSTALE	
CORSE, ET ALGÉRIE COMPRISSES	1 <sup>re</sup> Zone. — Europe entière, États-Unis, etc.	2 <sup>e</sup> Zone. — Extrême Orient, Colonies, etc.
Un An. . . . . 20 fr.	Un an. . . . . 22 fr.	Un an. . . . . 24 fr.
Six mois. . . . . 10 »	Six mois. . . . . 11 »	Six mois. . . . . 12 »

(Il n'est plus reçu d'abonnements de trois mois)

LA LIVRAISON 2 FR.

### ABONNEMENTS AU MONDE LYONNAIS ET A LA REVUE LYONNAISE

Un an. . . . . 30 fr.	Un an. . . . . 32 fr.	Un an. . . . . 34 fr.
Six mois. . . . . 15 »	Six mois. . . . . 16 »	Six mois. . . . . 17 »

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, AUX BUREAUX DU *Monde lyonnais*

*Lyon. — 8, rue Mulet. — Lyon*

On s'abonne à Lyon aux Bureaux du *Monde Lyonnais* et de la *Revue Lyonnaise*, 8, rue Mulet; à l'imprimerie PITRAT, 4, rue Gentil; et chez tous les Libraires.

LES ABONNEMENTS DU DÉHORS SONT REÇUS CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER ET DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

# LE MONDE LYONNAIS

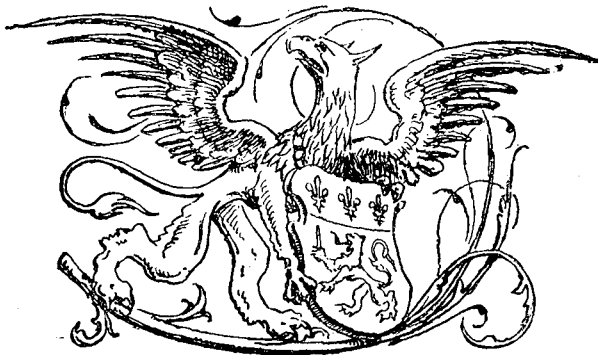
REVUE HEBDOMADAIRE

## DES LETTRES ET DES ARTS

### SOMMAIRE

A NOS LECTEURS. . . . .	LE « MONDE LYONNAIS. »
A SARAH BERNHARDT, POÉSIE. . . . .	FRÉDÉRIC MARTY.
UNE AVENTURE FANTASTIQUE, NOUVELLE. . . . .	PIERRE DELPOUX.
LE « MONDE LYONNAIS » AUX PREMIÈRES. . . . .	CARLOS.
LES INDISCRÉTIONS DU BONHOMME FOUR- QUOI. . . . .	LE BONHOMME POURQUOI.
SARAH BERNHARDT, SONNET FANTAISISTE. . . . .	ERNEST D'ORLANGES.
LETTRES DE MON CHALET (2 <sup>e</sup> lettre). . . . .	ALPHONSE D'ASQ.
SARAH BERNHARDT. . . . .	CARLOS.
A SARAH BERNHARDT, POÉSIE. . . . .	LOUIS LE CARDONNEL.
LES TROIS COUSTOU (fin). . . . .	ARSÈNE HOUSSAYE.
LA FEMME DANS L'ART. SARAH BERNHARDT. . . . .	ELZÉARD ROUGIER.
REVUE DRAMATIQUE. SARAH BERNHARDT A LYON. . . . .	FRANÇOIS COLLET.
PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT. . . . .	E. MEUNIER.

ILLUSTRATIONS. — Portrait de M<sup>lle</sup> SARAH BERNHARDT, dessin de Job, d'après une photographie de M. Mélandri, à Paris. — 12 vignettes nouvelles par Job.



### À NOS LECTEURS

La présence de M<sup>lle</sup> SARAH BERNHARDT à Lyon est un événement et une véritable fête artistique.

Le *Monde lyonnais* ne pouvait y rester étranger.

Il a envoyé à son ami Job une photographie de M<sup>lle</sup> SARAH BERNHARDT, faite d'après nature par M. Mélandri, à Paris.

Cette photographie représente la grande artiste (artiste par excellence, puisqu'elle cultive tous les

arts à la fois), en costume d'atelier, debout devant son chevalet, occupée à brosser une toile.

Job l'a copiée avec autant de fidélité que son talent original le lui a permis. C'est-à-dire qu'il s'en est servi comme d'un document pour créer un portrait d'une ressemblance frappante, reproduisant non seulement les traits de l'artiste mais encore sa vie, son âme et comme l'empreinte de l'art qu'elle porte gravée sur son front.

Ce portrait comptera certainement parmi les plus jolis dessins qui soient sortis de sa plume féconde et spirituelle.

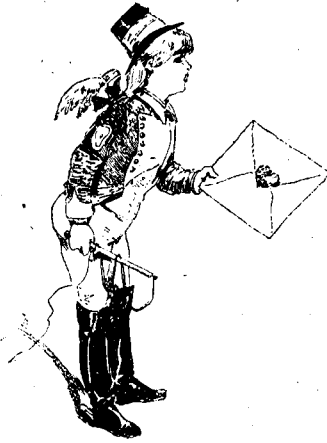
De plus, le *Monde lyonnais* a demandé à son critique dramatique parisien, Carlos, une biographie détaillée, destinée à accompagner et à compléter le portrait de Job. Grâce à ces deux documents, nos lecteurs auront une connaissance aussi complète que possible de la grande actrice qui leur appartient pour trois jours.

En même temps arrivaient des quatre coins de la France des poésies adressées à la déesse de l'art dramatique national. Le *Monde lyonnais* en a choisi quatre qu'il a groupées autour de la biographie et du portrait.

Toutes ces choses réunies forment un numéro exceptionnel, le *Numéro de SARAH BERNHARDT*, qui restera comme un monument du passage à Lyon de la grande artiste, et comme un vivant souvenir de l'enthousiaste et chaleureux accueil qu'elle a trouvé parmi nous.

LE « MONDE LYONNAIS ».





### A SARAH BERNHARDI

Depuis longtemps, d'après je ne sais quel système,  
On dit sur tous les tons que l'art est mort chez nous,  
Qu'il n'est plus de génie; et, d'après ce beau thème,  
Le siècle de Louis a la palme suprême,  
Et nous, nous n'avons plus, à les en croire tous,  
Qu'à vivre du passé, vains rhéteurs, pauvres fous!

Le foyer que recouvre une cendre rebelle,  
Après un soir brillant, paraît mort, le matin,  
N'est-il pas vrai? Pourtant d'une branche de pin  
Dans l'ombre tout à coup jaillit une étincelle,  
Et brille alors, avec une force nouvelle  
Le feu qui sommeillait et qu'on croyait éteint.

Ainsi, quand Champmeslé de la voûte sonore  
Pour la dernière fois éveilla les échos,  
Melpomène semblait dire ses derniers mots.  
Tu parais, avec toi se lève une autre aurore,  
Et le peuple étonné de la revoir encore  
Sent couler une larme à travers ses bravos.

Car il t'aime, Sarah; mais, bien que son idole,  
Tu sais ce qui survit des triomphes d'un jour,  
Et qu'hélas! rien ne meurt si vite que l'amour,  
Que le bruit des bravos éclate et puis s'envole,  
Et que tous ces bouquets, un soir, la brise folle  
Les jettera fanés où tout va sans retour.

Alors, de cette main que le pauvre a bénie,  
Toi, l'amante sublime et du grand et du beau,  
Tu ravis au Titien son immortel pinceau;  
Sous ton ciseau divin le marbre prend la vie  
Qui suffirait déjà pour confondre l'envie  
Et disputer ton nom à la nuit du tombeau.

Va donc, suis ton chemin, divine enchanteresse,  
Et quoi qu'en ait pu dire un critique chagrin,  
Les beaux arts en ce siècle auront eu leur prêtresse;  
Et nous, nous qui croyons, transportés d'allégresse,  
Sentir à ton approche un souffle de la Grèce,  
Sur le seuil de nos murs nous te tendons la main!

FRÉDÉRIC MARTY.



### UNE HISTOIRE FANTASTIQUE

**D**IER matin, me trouvant dans un quartier éloigné,  
j'entre dans un magasin de coiffure pour me  
faire raser. Une dame, une jeune et jolie dame,  
était seule.

« Si monsieur veut prendre la peine d'attendre un instant,  
me dit-elle gracieusement, mon mari ne va pas tarder  
à rentrer ».

Et, pour me faire prendre patience, l'aimable perru-  
quière m'offre le journal de la veille, sur lequel je jette un œil  
distrain. l'autre étant occupé à faire le dénombrement de  
ses charmes. Tout en la dévorant de l'œil gauche, et en re-  
grettant qu'elle ne remplit pas elle-même de sa main mi-  
gnonne l'office que je venais réclamer de son mari, mon  
œil droit tombe sur le fait divers suivant :

« Antoine V..., jeune homme de 21 ans, entré hier  
dans la boutique du sieur L..., coiffeur sur le boulevard  
Dugommier. Le maître du lieu était sorti; la dame pria le  
client d'attendre un instant, son mari devant rentrer bientôt.  
En effet, L... rentra. A peine vit-il le jeune homme, qu'au  
lieu de prendre son pinceau, son savon, son rasoir, il s'arma  
d'un fer à friser, et se précipita sur le malheureux jeune  
homme en le frappant à coups redoublés. V... essaya de  
fuir en poussant des cris qui attirèrent les agents de police.  
On s'empara du coiffeur furieux, et on donna des soins au  
jeune homme gravement blessé à la tête. Le sieur L...,  
devenu plus calme, expliqua qu'il avait pris Antoine pour  
une autre personne qui faisait la cour à sa femme. »

Ici, je me levai brusquement, et, sautant sur mon cha peau, je me disposais à sortir, lorsque la jeune dame vint à moi, et me dit d'une voix pleine de séductions :

« Mon Dieu, monsieur, je suis vraiment désolée que mon mari ne revienne pas... »

— Oh! madame, cela ne fait rien; je reviendrai, m'écriai-je en me dirigeant vers la porte.

— Je vous en prie, monsieur, encore un instant », continua la charmante femme en me posant la main sur le bras.

Ma foi, la voix était si douce, la main si ravissante, que je m'inclinai, et, dans ce mouvement, sa main se trouva être à peine à vingt-cinq centimètres de mes lèvres... Du dehors, on aurait juré que je lui embrassais la main. Au moment où je faisais cette réflexion, la porte s'ouvre brusquement, la dame tressaille, j'opère un mouvement en arrière, je détourne la tête rouge jusqu'aux oreilles, et je vois... un homme d'une taille d'au moins un mètre quatre-vingts, longue barbe noire, sourcils en broussailles, œil fatal, et un fer à friser à la main...

C'était le mari!...

Je me sentis gêné et pourtant... je n'étais pas coupable!... ni elle, mon Dieu!

Je ne sais comment cela se fit. Je me trouvai tout à coup assis, une serviette au coup, barbouillé de savon, de la mousse jusqu'aux yeux, et le barbier ne cessait de me passer un énorme blaireau sur la face. J'avalais des gorgées de mousse. Mes orbites en étaient saturées. La base de mon nez avait complètement disparu dans cette montagne d'écume. Le bout seulement surgissait, comme le pic de Sancy, en Auvergne, dresse son piton de roc calciné au-dessus du manteau de neige qui recouvre sa partie inférieure.

Et le blaireau barbouillait toujours.

Enfin, il s'arrêta. Je pus respirer et rouvrir les paupières. Le perruquier était devant moi, sa barbe en poignard plus menaçante que jamais, et un gigantesque rasoir à la main. Alors je regardai la jeune femme. Elle me contemplait avec compassion et semblait pleurer...

« Non! m'écriai-je en me levant brusquement, elle n'est point coupable!... »

Et je m'éveillai en sursaut sur le parquet de ma chambre à coucher... un journal à la main. Scélérat de journal!... c'était lui, le coupable; c'était un de ses faits divers qui m'avait fait rêver!...

PIERRE DELPOUX.



### LE MONDE LYONNAIS AUX PREMIÈRES

TH. DES NOUVEAUTÉS : *La vente de Tata*, pièce en trois actes par MM. H. Wolf et Hennequin. — TH. DES NATIONS : *Le duc de Kandos*, drame en cinq actes par M. Arthur Arnould. — TH. DE LA RENAISSANCE : Reprise de *l'Œil crevé*.

Paris, 23 septembre 1881.

**D**T d'abord vous saurez que dans la *Vente de Tata* il est sans cesse question de Tata, on ne parle que de Tata, mais on ne voit pas plus Tata que M<sup>me</sup> Benoiton. Tata est en Amérique et sert de dame de compagnie à un de ces princes ambulants dont le ciel dans sa bonté empêche la race de s'éteindre, pour la plus grande joie des petites dames, des couturières et des bijoutiers.

Aux nombreuses qualités que je me dispenserai d'énumérer ici, Tata joint celle d'être une femme pratique et entendue. A quoi bon, quand on voyage en Amérique, garder à Paris un mobilier non seulement improductif, car on ne peut s'en servir pour jeter de la poudre aux yeux des millionnaires exotiques et des petits jeunes gens, mais coûteux, puisqu'il faut le loger et l'entretenir! Tata met donc son mobilier en vente, ce qui se fait beaucoup dans ce moment-ci. Mais c'est là l'enfance de l'art; il appartient à Tata de montrer par un trait de génie sa supériorité sur ses collègues et d'enrichir le répertoire, déjà si bien fourni et si varié des ruses féminines, d'un truc nouveau. Elle écrit à trois de ses anciens adorateurs. Arthur de la Tour-Penchée, Gustave Mordoré et Gaston de je ne sais plus quoi, que des lettres très compromettantes pour eux ont été oubliées par elle dans un petit meuble du salon. Qu'ils achètent donc ce meuble à quelque prix que ce soit. Autrement rien ne pourrait les sauver de la colère du prince plus jaloux que feu Othello. Inutile de vous dire que ces trois lettres sont conçues en termes identiques; Tata se sert évidemment d'une presse à copier pour faire sa correspondance. Comme dans les grandes maisons de commerce ses lettres sont tout bonnement des circulaires.

Les trois dupes réunissent leurs efforts, et nous assistons bientôt aux enchères. Nous reconnaissons quelques types de ce monde spécial qui suit les ventes, monde hétéroclite et bariolé, où l'on rencontre un peu de tout; mais l'égalité la plus parfaite règne devant le marteau du commissaire-priseur. Au moment où la vente commence, arrive, accompagné d'une jolie femme, le richissime Hollandais Van-Zuyderzée qui se fait bientôt remarquer par des enchères invraisemblables. Les trois copains sont dans des transes horribles, car ils croient reconnaître dans ce fils des Pays-

Bas certain agent annoncé par Tata, qui doit, au nom du prince, racheter le mobilier afin que cet amant jaloux puisse à loisir fouiller dans les tiroirs et dans le passé de la belle.

Le mobilier en bloc est adjugé au Hollandais qui a les poches pleines d'arguments péremptoires, comme dit Basile.

Un personnage extraordinaire, ce Cornélius Van-Zuyderzée ! Il a été trompé vingt-deux fois par sa femme, pas une de plus, pas une de moins. Ce n'est point pour cela que je le qualifie d'extraordinaire. Mais sa femme ayant eu l'idée de faire mettre, dans un même cadre les photographies de ses vingt-deux bien-aimés avec lui, Cornélius, au milieu, probablement en qualité de fondateur du cercle, et d'offrir cette galerie..... de famille au musée d'Amsterdam, le Sganarelle hollandais jure de fournir le pendant. Pour cela il lui faut séduire vingt-deux femmes mariées, se faire remettre les portraits des époux d'icelles et y joindre le sien. Cornélius touche à son but après un labeur opiniâtre qui n'a pas dû être sans agrément. Il lui faut encore une victime et il lui manque les portraits des numéros 15 et 18. Les femmes de ces messieurs mettent du temps à s'exécuter.

Cependant Arthur, Gustave et Gaston pénètrent sous divers déguisements chez Van-Zuyderzée pour chercher les fameuses lettres. Nous les voyons en tapisseries, en chanteurs suédois, etc. Le Hollandais ne les dérange pas, car il prend deux de ces messieurs, Arthur et Gustave, qui sont mariés, pour les époux dont les photographies lui manquent. Enfin le meuble mystérieux est forcé par les trois complices qui ne trouvent dedans aucune lettre, bien entendu, mais plusieurs portraits de Tata que Cornélius reconnaît aussitôt pour sa femme, sans se douter qu'elle a été une des célébrités du monde galant.

A la fin tout s'explique. Les portraits numéros 15 et 18 arrivent, et ce ne sont nullement ceux de Gustave et d'Arthur, leurs femmes sont donc irréprochables. Van-Zuyderzée découvre je ne sais comment, que sa femme lui a toujours été fidèle et va la rejoindre ; il y a des grâces d'état.

La pièce ne se tient pas très bien, les acteurs vont et viennent, entrent et sortent sans rime ni raison. Mais les auteurs ont jeté ça et là des mots empreints de cet esprit boulevardier qui est à sa place dans les théâtres du genre des Nouveautés.

Brasseur, Joumard et Berthelier sont les farceurs impayables que vous savez. M<sup>lle</sup> Raymonde, avec son minois fûté, M<sup>lle</sup> Darcourt, avec sa taille imposante, et M<sup>lle</sup> Bode avec sa beauté plantureuse, forment un trio féminin bien agréable à considérer. Mais quelles toilettes ! Lyonnais, mes amis, si le hasard vous amène à Paris, allez voir la *Vente de Tata* en garçons, vous vous ferez une pinte de bon sang ; mais n'y menez pas vos femmes ! Elles vous ruineraient le lendemain chez les couturières.

M. Arthur Arnould a le don d'inventer les intrigues les plus enchevêtrées, les incidents les plus inattendus. Les situations les plus compliquées ne lui causent nul embarras, il en sort comme en se jouant. Par exemple, il regarde peu au choix des moyens, ce qu'il consomme de vies humaines avant d'arriver à son but est vraiment chose épouvantable. Ses nombreux romans présentent de l'intérêt, et le lecteur le plus sceptique est, bon gré, mal gré, emporté dans un tourbillon d'aventures invraisemblables sans doute, mais où l'on trouve du mouvement, de la vie, parfois même de l'originalité. Ce genre n'est pas très élevé, je vous l'accorde, mais il plaît à une grosse partie du public, et M. Arthur Arnould a cette supériorité, assez rare sur les auteurs de romans-feuilleton, d'écrire en français.

Son drame, le *Duc de Kandos*, est tiré d'un roman qui a fait les

délices des abonnés d'un journal populaire. J'avoue ne pas l'avoir lu, aussi ne me suis-je reconnu qu'avec peine au milieu d'une action des plus embrouillées.

Chassé par son père pour avoir épousé une danseuse du nom de Mariquita, le fils du duc de Kandos se sauve au Brésil, où il devient l'ami de deux forçats évadés du bagne, Cuchillo et Bernard. Pour se venger de Mariquita, qui s'est laissée séduire par Cuchillo, le jeune Kandos essaie de tuer l'infidèle et de la faire disparaître en mettant le feu à la maison, mais Cuchillo le poignarde. Le bandit a remarqué qu'il existe une ressemblance extraordinaire entre lui et sa victime, aussi il s'approprie les papiers de feu le jeune Kandos et revient en France. Le duc de Kandos est devenue aveugle et le forçat en profite pour jouer auprès du père le rôle du fils qu'il a assassiné. Le voilà vivant opulemment au château où il a introduit Bernard en qualité de factotum. Cet intendant peu scrupuleux empoisonne le duc, qui, avant de mourir, fait à Cuchillo une révélation d'où il résulte que ce dernier est son fils naturel. Voilà la ressemblance expliquée. Cependant feu le marquis de Kandos avait manqué Mariquita au Brésil. La danseuse revient pour venger son amant qu'elle croit tué par son mari, mais elle trouve au contraire son amant en parfaite santé. Ensuite nous voyons fuir sur les toits Bernard qui a tué un ancien camarade de Toulon, lequel voulait le faire chanter. Nous voyons Bernard s'empoisonner pour ne pas tomber entre les mains de la justice, nous voyons Cuchillo-Kandos devenir fou, nous voyons une danse de nègres qui a partagé avec la fuite sur les toits le privilège de transporter d'enthousiasme les spectateurs. Quant à moi j'ai été quitte du tout pour une forte migraine.

M<sup>lle</sup> Lina Munte, qui devait se révéler comme danseuse dans le rôle de Mariquita, nous a abandonnés pour rejoindre M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt. Elle est remplacée par M<sup>lle</sup> Antonine qui est toujours belle et agréable à voir. Mais M<sup>lle</sup> Antonine ne danse pas !

Décidément l'opérette, telle que nous l'avons connue il y a douze ou quinze ans, n'est plus guère à la mode. Je constate le fait sans rechercher s'il faut, ou non, s'en réjouir. On paraît aimer mieux ce qui se rapproche de l'opéra-comique, comme la *Fille de Mme Angot*. Aussi quoique l'*Oeil crevé* soit monté à la Renaissance avec beaucoup de soin, je crains qu'il ne fasse pas longtemps salle pleine. La partition contient certains morceaux qui feront toujours plaisir, mais l'ensemble a bien vieilli, et telle bêtise, qui faisait pouffer de rire, laisse aujourd'hui le public indifférent. Vauthier, Jolly et M<sup>me</sup> Desclauzas sont cependant bien amusants, et on a ajouté un petit bout de rôle pour M<sup>lle</sup> Mily-Meyer.

CARLOS.



#### LES INDISCRETIONS DU BONHOMME POURQUOI

**M**ON DIEU ! que nous sommes donc belliqueux à Lyon ! Qui s'en serait jamais douté ? et pourtant rien n'est plus vrai. Nous avons déjà un double réseau de forts. Les plus loins, ceux qu'on ne voit pas. Ah ! de vrai forts ceux-là. Les se-

conds, en plein Lyon. De vrais forts pour rire, car ils ne servent plus à rien.

Ah ! si pardon. Ils servent, avec l'eau croupissante qui baigne leurs remparts inutiles, à entretenir une épidémie permanente de fièvres miasmatiques dans toute la partie orientale de la ville.

Mais mieux encore que cela ! Il y a encore dans Lyon une caserne crénelée, fortifiée, ceinte de hauts murs... Mais il est vrai que le moindre tramway en rupture de rails suffirait pour tout démolir. En doutez-vous ? suivez le quai du Rhône sur la rive droite. Prenez le tramway, si vous êtes assez mince pour y entrer quand il y a du monde sur la plate-forme ; allez à pied en vous promenant sous l'ombre des grands peupliers, ou offrez-vous un de ces beaux *sapins* jaunes, tout battant neuf, qui sillonnent nos rues depuis peu. Avant d'arriver au pont de la Mula-tière, vous verrez la route brusquement rétrécie. Le tramway s'écarte de la ligne droite ; le piéton est privé de la moitié de son ombre ; le cocher même de votre sapin est condamné à faire obliquer ses chevaux. Et tout cela pourquoi ? Pour un grand diable de vilain mur qui forme une cour étroite devant une affreuse caserne.

Allons, allons, Messieurs du génie, gardez votre caserne, mais ayez le courage de renverser bien vite votre mauvais mur qui ne sert qu'à gêner la circulation ou à masquer la vue. Vos soldats ne s'en trouveront pas plus mal, et la garde qui veille à la porte de..... votre baraque nous veillera tout aussi bien.

LE BONHOMME POURQUOI.



SARAH BERNHARDT

— SONNET FANTAISISTE —

*Ah ! c'est loin d'être un éléphant,  
Ce petit silphe ébouriffant,  
Aux timides nichons d'enfant  
Cachés sous le ruché bouffant.*

*Comme une frêle libellule,  
De l'un à l'autre crépuscule,  
Elle va, revient et circule,  
Courrant la gloire, cette bulle.*

*Tous les arts lui sont familiers ;  
Et les poètes, par milliers,  
Se disputent ses escaliers.*

*Malgré soi, chacun se demande  
Comment il se peut qu'on se rende,  
Etant SI PETITE, SI GRANDE.*

ERNEST D'OLLANGES.



## LETTRES DE MON CHALET

II

MON CHER DIRECTEUR,

**A**I lu quelque part que, « si les proverbes sont la sagesse des nations, les lieux communs sont la sagesse de l'humanité ». Cette maxime, appliquée à l'histoire ou à la critique, serait la devise de l'erreur ou de l'injustice. Dans le domaine des faits, un lieu commun n'est souvent qu'un mensonge ; et notre époque a vu surgir un grand nombre de travailleurs opiniâtres, archéologues lettrés, fureteurs avisés, dont le rôle est précisément de remettre, dans la critique historique, la vérité à la place du lieu commun. Leur zèle est si grand, leur ardeur si fructueuse, qu'ils substituent souvent une erreur toute neuve à une autre plus vieille qui a cessé de plaire ; et ils dépensent parfois beaucoup d'esprit, de savoir, de patience pour tenter une réhabilitation qui n'est qu'un paradoxe.

M. Arthur Pougin, dans la curieuse étude qu'il présente au public (1), n'aura pas à se reprocher d'avoir séparé l'érudition de la sagacité ; et les oubliés auxquels son livre vient rendre un peu de gloire étaient des gens de mérite. Prenez, dans la rédaction d'un grand journal de Paris, un critique influent, un roi du feuilleton dramatique et musical. Demandez-lui quels sont les créateurs de l'opéra français. Ou bien vous n'aurez pas de réponse du tout, ou bien vous verrez s'épanouir sur les lèvres du répondant les noms de Lulli et de Quinault. Entre nous, je donnerais une boule blanche, sans hésiter, au critique qui n'aurait

(1) *Les vrais créateurs de l'opéra français, Perrin et Cambert*. Un volume in-18, Paris, 1881, Charavay frères.

pas répondu : mieux vaut l'ignorance que l'injustice : et M. Pougin vient de démontrer pertinemment que Quinault et Lulli ont été, dans cette adaptation de l'opéra italien à la scène française, des gens habiles à réaliser fructueusement les conceptions des autres. La *Pastorale* jouée en 1659, à Issy, dans la maison de M. de la Haye, est l'ancêtre véritable des *Huguenots* et de *Guillaume Tell*.

Les paroles de cet opéra, divisé en cinq actes très courts, étaient de l'abbé Perrin, de ce même Perrin que Boileau choisit pour une de ses victimes. J'ajoute que la victime avait mérité son supplice, et que l'abbé Perrin, loin d'être un poète, est un versificateur détestable. Mais ce rimailleur subalterne avait eu une idée heureuse. Il faut lire sa curieuse lettre à l'archevêque de Turin, rapportée *in extenso* par M. Pougin. C'est tout un manifeste, toute une théorie très sagement et très finement exposée de l'opéra français comparé à l'opéra italien. Aussi ce barbouilleur de papier, en dépit de Minerve, était arrivé à composer un libretto très passable, très commode pour le musicien, grâce à la conception exacte qu'il s'en était formé. Tel M. Scribe, qui n'avait pas les faveurs de la muse, écrivait les *Huguenots* ou *l'Africaine*. Quinault, quelques années plus tard, allait trouver un cadre tout fait, où pourraient se déployer à l'aise la pompe solennelle et la passion majestueuse de ses vers académiques et trop surfaits.

Mais si Perrin savait mal la prosodie et bien son métier de librettiste, il eut le bonheur de s'associer Cambert.

Cambert était un homme supérieur. Les deux fragments de sa partition, donnés par M. Pougin, sont vraiment fort remarquables, non seulement par la fraîcheur de la mélodie et l'élégance du style, mais encore par une certaine recherche harmonique, sans affectation, qui perce sous l'aridité d'une basse d'accompagnement. Lulli avait en lui un rival dangereux, et comme le « Florentin » ne brillait pas précisément par l'élévation du caractère, il voulut se débarrasser de son rival. C'est alors que commence la longue suite des procès intentés par les ayants droits de Perrin et de Cambert contre Lulli : lutte inégale dans laquelle, soutenu par la faveur du Roi-Soleil, « Baptiste » n'avait rien à craindre, et dont il sortit vainqueur, contraignant Perrin à rentrer sous terre, Cambert à s'exiler en Angleterre, et lui dérobant sa gloire qu'il fit sienne.

Il faut lire dans l'ouvrage intéressant de M. Pougin le détail de ces procédures civiles et même criminelles. L'auteur s'indigne de l'injustice de Louis XIV, se faisant le complice de Lulli pour dépouiller un homme de talent qui avait doté son pays d'un genre artistique absolument nouveau. M. Pougin me permettra de lui dire que ce fut là une injustice heureuse, *felix culpa*. Il n'est pas besoin de beaucoup d'efforts pour deviner quelle anarchie régnait

dans la société formée par Soudéac et Champeron, dont Cambert était le musicien attitré. Les procès entre les associés se multipliaient, l'argent gagné était absorbé par des dettes. En fin de compte, il manquait à l'entreprise une main ferme et une direction opulente. De même que l'Académie française a beaucoup contribué à la discipline des lettres, qui sait si l'acte de Louis XIV, révoquant le privilège de Perrin pour le remettre à Lulli, n'a pas fait, pour la musique française et la forme nouvelle des opéras, plus que tout le talent de Cambert, l'intrigue de Champeron et les connaissances techniques du marquis de Soudéac. En matière d'administration, l'ordre, l'esprit de conduite conduisent plus sûrement au succès que les efforts inutiles du génie. En cette occasion, comme en d'autres, Louis XIV obéissait à ses habitudes d'autorité et de réglementation. Je suis de ceux qui pensent que ces habitudes étaient à cette époque salutaires et fécondes.

A part cette légère critique, le livre de M. Pougin mérite l'attention de tous ceux qui s'occupent de critique musicale et dramatique. Très clair, jusque dans l'exposition des nombreux procès soutenus par Lulli contre ses malheureux rivaux, cet ouvrage arrache à Quinault, à Lulli une réputation usurpée, et rend à Cambert, l'honneur tardif de son invention.

ALPHONSE D'ASQ.



## + SARAH BERNHARDT +

**L'**HOMME, dit Paul de Saint-Victor, a éprouvé de tout temps le besoin d'idéaliser ou de parodier sa propre existence, de la répéter par le rêve du spectacle ou de la fiction ».

Il est difficile de dire mieux et plus juste, aussi ne doit-on pas s'étonner des acclamations qui sont la récompense



de ceux dont le talent, on pourrait parfois dire le génie, donne satisfaction à ce besoin dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, soit comme auteurs, soit comme interprètes.

De ces derniers, la scène française peut avec orgueil citer un grand nombre des plus illustres, parmi lesquels M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt brille au premier rang.

M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt est née à Paris. Sa mère était juive

Provost, du père Provost, comme disent encore aujourd'hui les vieux habitués du Théâtre-Français; mais elle reçut aussi les conseils de Samson qui se trouva de la sorte avoir formé nos deux plus grandes tragédiennes, puisqu'il avait été le professeur de M<sup>lle</sup> Rachel.

Elle sortit du Conservatoire, après avoir remporté, à un an d'intervalle, un prix de tragédie et un prix de comédie, et elle débuta au Théâtre-Français dans le rôle d'Iphigénie.



## SARAH BERNHARDT

EX-SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

Dessin de Job, d'après une photographie de Melandri, à Paris

PHOTOGRAVURE DE FERNIQUE, A PARIS

et d'origine hollandaise, mais son père, qui appartenait à la religion catholique, la fit baptiser et la mit dans un couvent de Versailles. Il est curieux de voir celle qui devait faire revivre à nos yeux quelques-unes des plus nobles conceptions de Racine passer son enfance dans cette ville encore toute remplie des souvenirs du XVII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir hésité entre la vie religieuse et la carrière artistique, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt entra au conservatoire alors dirigé par Auber; elle fut admise dans la classe de

Nous la retrouvons quelque temps après au Gymnase, qu'elle quitta brusquement, comme elle devait quitter plus tard la Comédie-Française, mais à ce moment cette fugue passa inaperçue, ou à peu près. Enfin, sous un nom supposé, elle joua à la porte Saint-Martin, dans *la Biche au bois*, la princesse Désirée. Melpomène dut alors se voiler la face de douleur et d'indignation!

Heureusement pour elle et pour nous, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt entra bientôt à l'Odéon. Les rôles d'Anna Damby

dans *Kean*, de Dumas père, et de Cordélia dans le *Roi Lear*, de M. Jules Lacroix, attirèrent définitivement sur elle l'attention de la critique et des amateurs. Il n'y eut qu'une voix pour louer l'élégance et la distinction de sa personne, le charme et l'harmonie de sa diction. Peu après, elle fit courir tout Paris dans le *Passant*, de François Coppée, où elle reproduisait fidèlement, sous le costume de Zanetto, le chanteur florentin de Paul Dubois. Le rôle de la reine d'Espagne dans *Ruy-Blas* mit le sceau à sa réputation, et la Comédie-Française lui ouvrit ses portes.

M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt s'y montra d'abord dans M<sup>lle</sup> de Belle-Isle et dans Chérubin du *Mariage de Figaro*. Autant qu'elle me le rappelle, elle y fut peu appréciée. Mais elle devait bientôt remporter une série non interrompue de triomphes dans Berthe de Savigny du *Sphinx*, où son jeu sobre et contenu fit un piquant contraste avec l'agonie réaliste de M<sup>lle</sup> Croizette; dans *Zaire*, dans *Phèdre*, où, après avoir porté avec une grâce touchante les longs voiles d'Aricie, elle aborda le rôle même de Phèdre dans lequel Rachel avait laissé de si écrasants souvenirs. Mais M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt ne déteste pas les entreprises hardies et ce n'est pas en vain qu'elle a pris pour devise : « Quand même ! » Elle joua donc Phèdre et y fut très applaudie. De vieux amateurs la préférèrent même dans certains passages à son illustre devancière.

Elle joua aussi *Andromaque*.

Deux pièces nouvelles lui fournirent l'occasion de créations remarquables, la *Fille de Rolland* de M. de Bornier et Postumia, la vieille aveugle, dans *Rome vaincue* de M. Parodi. Avec un courage rare chez une jeune et jolie femme, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt y cachait son frais visage et ses cheveux blonds sous des rides et de longues mèches grises.

Pour moi les deux rôles où elle m'a toujours le plus frappé sont Doña Sol et la reine d'Espagne. Dans les quatre premiers actes d'*Hernani*, c'était bien la jeune Castillane timide et fière; timide devant les transports amoureux du bandit montagnard, fière pour repousser les tentatives audacieuses du roi. Mais au cinquième acte elle se surpassait elle-même. Avec quelle langueur amoureuse elle murmurait :

Tout se tait.

La lune tout à l'heure à l'horizon montait.  
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble  
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble;  
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant!  
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

Bientôt Ruy-Gomez apparaissait pour réclamer sa proie,  
et la douce fiancée devenait terrible :

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même  
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime.

A ces derniers mots M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt avait un mouvement effrayant et superbe en jetant ses bras au cou d'Hernani, en le protégeant de son corps et en dardant sur le vieux Silva un regard menaçant.

Je vous citais en commençant quelques lignes de Paul de Saint-Victor. Relisez encore dans *Hommes et Dieux* l'étude que l'incomparable écrivain a consacrée à la cour d'Espagne sous Charles II et arrêtez-vous à ceci :

« Les reines meurent de cette servitude qui hébète les rois. Elles vont vite en Espagne, aussi vite que les morts de la ballade germanique. Chaque roi en enterre deux, trois, et quelquefois quatre. L'ennui les tuait à petit feu. L'air opaque et raréfié de cette cour presque africaine était irrespirable pour les princesses nées dans des royautés tempérées ».

Eh bien ! dans *Ruy-Blas*, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt était bien une de ces reines qui meurent de l'ennui et de la servitude. Elle semblait fléchir sous le poids des ornements royaux, elle manquait d'air, cette pauvre fleur étioyée qui ne pouvait même pas s'approcher de la fenêtre. Aussi quelle touchante mélancolie quand elle soupirait ces vers où Marie de Neubourg regrette son pays :

Que ne suis-je encor, moi qui crains tous ces grands,  
Dans ma bonne Allemagne avec mes bons parents !  
Comme, ma sœur et moi, nous courions dans les herbes !  
Et puis des paysans passaient, traînant des gerbes ;  
Nous leur parlions. C'était charmant. Hélas ! un soir  
Un homme vint, qui dit : — il était tout en noir ;  
Je tenais par la main ma sœur, douce compagne ; —  
« Madame, vous allez être reine d'Espagne ».  
Mon père était joyeux, et ma mère pleurait.  
Ils pleurent tous les deux à présent.....

Le 25 février 1880 est une date qui marquera dans la carrière de M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt. Ce jour-là on jouait *Hernani* pour le cinquantenaire de ce drame, dont la première représentation avait donné lieu à une bataille demeurée célèbre. Après la pièce, au milieu des personnages de *Ruy-Blas* et d'*Hernani* pittoresquement groupés, on vit s'avancer Doña Sol qui, une palme verte à la main, récitait les vers où François Coppée célébrait cette solennité littéraire :

Cinquante ans sont passés... il n'en reste plus guère,  
Hélas ! des grands soldats de cette ancienne guerre.  
Mais il est toujours là, celui dont le cerveau  
Fit naître pour le monde un idéal nouveau.  
Le sublime héros survit à l'épopée ;  
Le vieil arbre est debout dans la forêt coupée ;  
Et, sous ses cheveux blancs, l'aïeul robuste est tel  
Qu'il sera centenaire avant d'être immortel.

Quelques jours après, comme elle venait de remplir pour la première fois le rôle de Clorinde dans l'*Aventurière* d'E-

mile Augier, M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt quittait soudainement ce Théâtre-Français où son talent lui avait fait une si grande place et dont le public lui avait toujours témoigné tant d'admiration. A vrai dire, la chose était un peu prévue. Il ne m'appartient pas de rechercher qui eut tort ou qui eut raison dans cette circonstance. Tout ce que je crois pouvoir dire, c'est que la presse parisienne fut unanime pour blâmer et regretter l'éminente tragédienne.

M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt alors commença ses voyages. Elle parcourut l'Angleterre, et plus récemment l'Amérique, promenant de ville en ville les meilleurs rôles de son répertoire, et y ajoutant ceux de Gilberte dans *Froufrou* et de Marguerite dans la *Dame aux Camélias*. On lui fit partout un accueil enthousiaste, mais je me suis toujours demandé si ce nouveau public était bien capable de la comprendre. Applaudissait-il l'artiste accomplie dont la voix d'or est une musique et qui dit les vers avec une perfection désespérante ? Ou ne cédaient-ils pas plutôt à la curiosité qui le poussait vers celle dont le reportage parisien s'était si souvent occupé, et qui trouvait le temps, en dehors du théâtre, de peindre, de sculpter, d'écrire ses impressions en descendant de ballon ? Les Anglais et les Américains ont le goût de la bizarrerie plus développé que le sens artistique et, qui sait ? peut-être eussent-ils donné dix représentations de *Ruy-Blas* ou d'*Hernani* pour une de ces photographies où l'on voit M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt couchée dans son cercueil et qui n'ont été distribuées qu'à quelques privilégiés.

J'espère toujours que M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt finira par rentrer au Théâtre-Français, et ce sera pour nous une véritable fête. Là seulement elle retrempera dans quelque nouvelle création son talent qui pourrait finir par s'atrophier dans la répétition continue d'un nombre restreint de rôles. Là seulement elle sera entourée d'artistes rompus à la langue des maîtres et à l'interprétation des chefs-d'œuvre. La place de la première tragédienne de l'époque ne saurait être ailleurs que sur la première scène du monde.

CARLOS.



## A SARAH BERNHARDT

*Lyon te regrettait, resplendissante reine,  
Aux regards imprégnés d'une ardente langueur ;  
Muse toujours debout, dans ta pose sereine ;  
Charmeuse, dont l'aspect fait palpiter le cœur !*

*Vers la noble cité tu reviens, triomphante,  
Cueillir des lauriers verts pour ton front auroral,  
Doña Sol apparaît sous ton manteau d'infante,  
Harmonieuse, avec un geste sculptural !*

*Sa voix au timbre pur se réveille, si tendre  
Qu'elle excite partout un frisson infini,  
Et nous sommes vaincus, quand nous pouvons entendre  
Cette femme aux grands yeux, amante d'HERNANI.*

*Hugo, qui de l'envie écrase les couleurs,  
Hugo, le fier géant de nos âges sans foi,  
A trouvé ta beauté pour incarner ses œuvres,  
SARAH BERNHARDT, le Maître avait besoin de toi !*

*Ecoute s'élever la chanson des poètes,  
A FROUFROU, DOÑA SOL, MARGUERITE GAUTHIER.  
Dans le déchaînement des lyriques tempêtes,  
Leur ode prend l'essor vers ton génie altier.*

*Ils préparent déjà des palmes et des roses,  
A cette heure où tu vas réaliser leurs vœux,  
Et veulent que ton front, dans leurs apo théoses,  
Rayonne sous les ors fauves de tes cheveux.*

*Après avoir lutté dans la jeune Amérique,  
Ab ! parcours cette France attentive à ton art ;  
Eblouis-nous, du haut de la scène féerique,  
Où les fleurs tomberont pour toi, SARAH BERNHARDT !*

*Eloquente toujours, marche dans la lumière,  
Sûre de rencontrer en nous de vrais amants;  
Ayant gardé l'éclat de ta blancheur première,  
Tu parleras, au sein des applaudissements.*

*O femme, grâce à toi, qui ravis nos tendresses,  
Et fais bondir le rythme en nos âmes de feu,  
Des Olympes anciens revivent les déesses,  
Blondes éclosions de l'éther calme et bleu.*

*Leur front, comme le tien, possédait mille grâces ;  
Comme les tiens, leurs yeux resplendissaient encor ;  
Et le monde surpris cheminaît sur leurs traces,  
Pour voir étinceler leur chevelure d'or,*

*Leur chevelure épars, aux rougeurs d'incendie ! . .  
Elles allaient, avec un rire de carmin,  
Au milieu des senteurs de la brise attédié ;  
Mais plus qu'elles tu sais dompter le genre humain.*

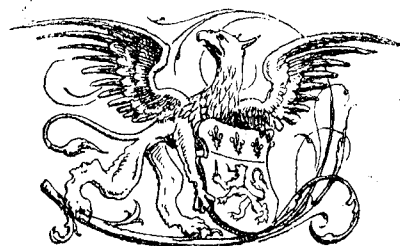
*Oui, ton nom restera dans la vivante histoire,  
A côté de celui de Georges, à côté  
De celui de Rachel ; une double victoire  
Couronne ton génie et nimbe ta beauté.*

*Pour moi, pauvre songeur, sans cesse, en mon extase,  
Je te verrai passer, fière de tes grands yeux,  
Frissonnante d'orgueil, sous ta robe de gaze,  
Au milieu d'une cour d'adorateurs joyeux.*

*Jusqu'à la fin mon ode, œuvre de ta chimère,  
Enfermera ton nom, plein d'un charme païen ;  
Car je veux embaumer dans cette vie amère,  
Mon âme d'un parfum qui soit toujours le tien.*

*Jusqu'au soir où, frappé dans mon chaste délire  
Par la sinistre mort, loin de nos cieux vermeils,  
En laissant de mes mains tomber la sainte lyre,  
Je connaîtrai l'horreur des funèbres sommeils.*

LOUIS LE CARDONNEL.



## LES TROIS COUSTOU

— Fin (1) —

**C**oustou ne parvint pas à arracher de son cœur ce rêve insensé. M. de Marigny, devenu ordonnateur des bâtiments le mit souvent de moitié dans la direction des beaux-arts. Il eut toujours à choisir dans tout ce qui se faisait. Il garda beaucoup de travaux, mais il prit beaucoup de praticiens ; trop de travaux, et trop de praticiens surtout. Qu'eût dit son père, cet inépuisable Guillaume Coustou, qui avait été tué sous le travail, en le voyant soulever avec peine le ciseau laborieux d'une main paresseuse ? Ne trouvant plus le bonheur à l'atelier, il chercha à s'étourdir en courant le monde et en trônant à l'Académie. Comme il continuait à signer beaucoup de travaux, on lui dit un jour le mot de Piron à l'archevêque de Paris : « J'ai vu votre fronton de Sainte-Geneviève, monsieur Coustou ; et vous » ?

Le sculpteur y avait à peine retouché quelques figures ; mais pourtant le fronton est bien de lui, puisque Dupré n'a taillé la pierre que sur les dessins ou les plâtres du maître.

Il était né à Paris en 1716, il mourut en 1777, recteur et trésorier de l'Académie. Il fut longtemps malade. Comme c'était le dernier des Coustou, tout Paris fut attristé de sa fin prochaine. Le roi envoya M. d'Angeville lui porter la croix de Saint-Michel. M. d'Angeville croyait lui faire un grand honneur en montant son escalier de la part du roi ; mais il rencontra dans sa chambre, assis familièrement au pied du lit, l'empereur Joseph II, qui n'avait pas voulu quitter Paris sans saluer les royautés des Arts et des Lettres. « J'aurais bien tort de m'en aller, dit Coustou, puisque me voilà en si bonne compagnie ».

L'orgueil le remit sur pied pour quelques jours ; mais il retomba et mourut.

Comme son oncle Nicolas, il n'avait pas voulu se marier. Il laissait un frère architecte et inspecteur des bâtiments du roi. Il légua sa fortune à ses deux sœurs. La plus jeune, Ursule Coustou, qu'il appelait Ursuline, entretenait avec lui une correspondance à chacun de ses voyages hors Paris. C'était madame de Sévigné qui écrivait à Voiture.

(1) Voir le *Monde Lyonnais* des 27 août, 3, 10, 17 et 24 septembre 1881.

Ce fut elle qu'il soigna dans sa dernière maladie. « Ursuline apporte-moi le pied de ma Diane, qui est sur la cheminée » dit le mourant à sa sœur.

Ursuline savait toute l'histoire ; il la lui avait racontée dans ses lettres. D'ailleurs, on avait dit partout que madame de Pompadour s'était déchaussée pour Coustou. « Tenez, mon frère, voilà ce pied coupable qui vous a détourné de votre chemin. — Vois donc, Ursuline, comme ce pied est fier et dédaigneux ; on voit qu'il ne veut pas marcher sur la terre, il lui faut l'herbe fleurie des forêts. C'est là un vrai chef-d'œuvre. Mon pouce en frémit encore, rien que d'y toucher ; mets-le dans mon tombeau, si je n'en reviens pas ».

Coustou n'en revint pas. Il est douteux que sa sœur ait songé à mettre dans son tombeau le pied de cette profane dont le souvenir n'était pas alors en bonne odeur de sainteté.

On trouve dans le dernier des Coustou un peu de son oncle et beaucoup de son père ; mais il n'avait ni la poésie, ni le modelé du premier, ni le style vivant du second. La science lui tint lieu d'inspiration. Le marquis de Marigny, qui s'y connaissait, voyant un jour son nom sur le piédestal d'une Vénus, dit avec son malin sourire : « Ah ! Coustou, où es-tu ? » En effet, cet art charmant, si vrai dans son mensonge, était un art perdu. Qui la retrouvera, cette fleur de volupté antique répandue sur ce marbre blanc qui a, je ne sais comment, des tons bleus et roses ? En voyant ces belles oubliées parmi nous qui les comprenons si peu, ne dirait-on pas quelles sont sorties du paradis perdu de la Régence ? « Ah ! Coustou, où es-tu (1) » ? Ce sera toujours le cri des fins connaisseurs qui n'ont pas le souci de la mode, quand ils s'arrêteront devant toutes ces nymphes d'après l'antique, que taillent nos Praxitèles de contrebande avec leurs ciseaux de fer. Nicolas Coustou avait un ciseau d'or. Il est bien plus Grec que les Grecs de la révolution, que David et les siens. Il est bien plus antique, avec

son goût français, que tous ceux qui copient l'antique. Celui-là qui imite l'Iliade n'imité pas Homère.

Coysevox avait donné la manière plutôt que le style à Nicolas Coustou ; mais, si Coysevox avait des aspirations vers la grâce mondaine, qui ne sera jamais la grâce sculpturale, il se préservait de ce penchant par un air d'innocence et une empreinte naïve ; tandis que Coustou, plus spirituel et plus savant, moins primitif et moins familial, tomba dans le libertinage de la décadence, libertinage charmant pour les Athéniens de Paris, mais condamné par les Athéniens d'Athènes. Avant Coustou, le marbre de la sculpture n'avait pas été assez de la chair ; avec Coustou, la chair ne fut plus assez du marbre. Il n'alla pas chercher ses images parmi les débris sévères du Parthénon, il les prit dans les fêtes parisiennes, aux bals de l'Opéra, à Versailles quelquefois, mais plus souvent dans la petite maison des roués. Ce n'est pas la passion du Beau intérieur qui enflamme Coustou, c'est la volupté de la surface. Son marbre a des moiteurs d'alcôve, des efflorescences d'épiderme, des attractions électriques ; son marbre a le duvet de la pêche, cette fleur de vie qui court sur tout ce qui respire. Pygmalion a animé sa statue, mais Galathée n'est plus une fille de l'Olympe, c'est une courtisane de la régence ; elle s'est baignée ce matin dans un bain d'eau de rose, elle a mis des mouches, elle est drapée comme une statue, mais elle attend la marchande de modes.

ARSÈNE HOUSSAYE.



## LA FEMME DANS L'ART

— SARAH BERNHARDT —

*Tous les cerveaux pensifs ont fait des songes roses,  
Durant la floraison sévère des vingt ans,  
Alors que les amours, en plein dans leur printemps,  
Leur livraient le secret des ineffables choses.*

*Au cœur des nuits, parmi les voluptés écloses,  
Tous, ils ont entrevu, sous les cieux exultants,  
Une femme idéale, exquise, aux traits flottants,  
Sérabique et troublante, en ses mystiques poses.*

(1) La critique sentencieuse a dédaigné Coustou comme elle a dédaigné Watteau : c'est logique. Ceux qui ne comprenaient pas tout l'esprit et tout le charme de ces fêtes galantes que l'Arioste n'aurait pas mieux peintes, ne devaient rien comprendre à cet Olympe de Coustou, dont Boccace eût chanté toutes les figures. Et pourtant Gustave Planche s'arrêtait avec sympathie devant les nymphes de Coustou ; il avouait que ces déesses de l'Olympe de Louis XIV condamnaient toutes les statues modernes égarées dans les Tuileries. « C'est du marbre et de la chair, disait-il ; les autres ne sont ni chair ni marbre ». En effet, les statues modernes, à quelques exceptions près, sont pétries de je ne sais quelle matière blanchâtre que Michel-Ange lui-même ne ferait pas vivre. M. de Cormenin aussi a jugé Coustou avec sympathie : « Les étoffes voltigent, les cheveux se déroulent, les chairs palpitent ; ce n'est pas à coup sûr la rigidité de l'art romain, ni la sereine noblesse de l'art grec, mais l'enjouement de la vie, l'allégresse riante de la beauté. Déesses-duchesses foulant de leurs mules de satin les nuages d'un Olympe rococo. Cupidons marmots sevrés dans les ruelles, colombes becquetant des roses de camaïeux, tout un folâtre personnel de Tempé galante ».

Quand, sublime et portant l'étoile du grand art  
Sur son front parsemé d'éclairs, SARAH BERNHARDT  
Fait vibrer dans sa voix l'âme des mandolines,

On croit revoir passer sous son ail captivé,  
Parmi l'éblouissant frou-frou des mousselines,  
La Laure dont tous les Pétrarques ont rêvé.

ÉLZÉARD ROUGIER.



## REVUE DRAMATIQUE

Mlle SARAH BERNHARDT A LYON

TOUTE la revue dramatique de la semaine qui vient de s'écouler se résume dans les trois représentations données au théâtre Bellecour par Mlle Sarah Bernhardt et sa troupe, et dont la dernière aura lieu demain soir, au moment même où paraîtra cet article.

Pendant que la *Reine Margot*, nous ne savons pour quelle cause, allait mourir tristement au milieu des débris de ce qui fut autrefois le théâtre des Variétés, Lyon, le vrai tout-Lyon, composé véritablement de tout ce qu'il y a dans notre ville de gens délicats, capables de goûter l'art dans une de ses plus éclatantes manifestations, s'écrasait dans la vaste salle devenue tout à coup trop petite pour le contenir.

Il ne nous a été donné que bien rarement de voir dans nos théâtres un public semblable. Il est vrai aussi que les occasions sont bien rares pour nous d'y entendre de semblables acteurs.

Mlle Sarah Bernhardt nous revient, après un an d'absence, plus belle, plus sympathique, et, si c'est possible, plus captivante que jamais.

Partout, son arrivée a soulevé des éloges, un concert unanime d'applaudissements. Il ne pouvait en être autrement à Lyon. Lyon n'est pas la seconde capitale de France uniquement parce qu'il est plus vaste et plus riche que toutes les villes de province : il tient aussi à prouver qu'il est, lui aussi, le centre d'un grand mouvement intellectuel, et que rien de ce qui touche à l'art ne lui est étranger.

Mlle Sarah Bernhardt peut être fière de l'accueil qu'elle a reçu à Lyon, autant que nous sommes fiers de le lui avoir fait. Nous espérons qu'elle se souviendra qu'elle a rencontré dans notre ville ses admirateurs les plus sincères et les plus enthousiastes, et que c'est au théâtre Bellecour qu'elle a recueilli les bravos les

plus chaleureux. Pour nous, nous n'oublierons jamais que nous l'y avons applaudie.

Nous reviendrons longuement dans notre prochain numéro sur cette interprétation d'*Hernani* et de la *Dame aux Camélias*. Les jours que Mlle Sarah Bernhardt a choisis pour jouer parmi nous ne nous permettent pas de rendre compte aujourd'hui des deux pièces. Nous préférons renvoyer tout à notre prochaine *Revue dramatique*. Ces trois représentations forment un tout qui, divisé, perdrait une grande partie de son intérêt.

Quelques heures après que ces lignes auront paru, Mlle Sarah Bernhardt quittera Lyon, pour n'y pas revenir de longtemps peut-être. Qu'il nous soit permis, après lui avoir souhaité la bienvenue au nom du *Monde lyonnais*, de lui dire au nom de tous : « Au revoir ! »

FRANÇOIS COLLET.



## PROBLEMES & JEUX D'ESPRIT

### ÉNIGME

Problème n° 48.

Le voyez-vous, là-bas, prêchant la guerre sainte,  
Soulevant contre nous les enfants du désert?..  
En vain l'Atlas abrupt fait une double enceinte  
A notre colonie, il s'y met à couvert!  
Il est ici, puis là, toujours insaisissable.  
Le cheval qui l'emporte a des muscles d'acier,  
Et bondit à travers les tourbillons de sable.  
Au galop emporté de ce hardi coursier,  
Des stériles plateaux il dévore l'espace,  
Entraînant avec lui sa tribu, son troupeau...  
Mais, grand Dieu!.. voyez donc... cette dame qui passe..  
En croirai-je mes yeux?.. il est sur son chapeau!..

E. MEUNIER.



### SOLUTIONS

Problème n° 47, charade. — Le mot est *chaleur*.

### SOLUTIONS JUSTES

Nous n'avons reçu qu'une solution juste du problème n° 47, c'est celle de M. Pichrocole, à Lyon.

Les solutions du problème n° 48 que nous donnons aujourd'hui doivent être adressées à M. le secrétaire de la rédaction du *Monde lyonnais*, 8, rue Mulet, à Lyon. Elles devront lui parvenir au plus tard jeudi prochain, à midi. Toutes celles qui arriveront passé ce délai ne seront pas publiées.

Nous insérons avec plaisir tous les problèmes ou jeux d'esprit nouveaux que nos abonnés voudront bien nous envoyer.



Le Gérant : CHARLES DAMEY

SPECTACLES

GRAND-THÉÂTRE. (théâtre municipal), place de la Comédie. — Directeur : M. Campo-Casso. — Réouverture le 1<sup>er</sup> octobre.

TABLEAU DU PERSONNEL

GRAND-OPÉRA, OPÉRA-COMIQUE ET TRADUCTIONS. — MM. Salomon (de l'Opéra), fort ténor et traductions. — Lestellier, ténor double et traductions. — Engel (de l'Opéra-Comique), premier ténor léger en tous genres et traductions. — Barbe, second ténor léger et des premiers. — Baron, troisième ténor léger des deuxièmes. — Seguin, premier baryton de grand opéra et traductions. — Marris, baryton d'opéra comique. — Queyrel, première basse de grand opéra. — Conte, première basse chantante, deuxième de grand opéra. — Sernin, deuxième basse en tous genres. — Willems, deuxième basse double. — Morfer, troisième basse. — Nerval, ténor comique. — Dubouchet, larquette.

M<sup>mes</sup> Baux, de Portalis, fortes chanteuses falcon et mezzo-soprano. — Marie Finken, Merguillier, premières chanteuses légères en tous genres. — Riveri, Bergé, premières dugazon et jeunes chanteuses. — Clarisse, deuxième dugazon. — Musso, deuxième et troisième dugazon. — Grenet, jeune mère dugazon, deuxième chanteuse. — Dubouchet, duègue. — Bromet, 2<sup>e</sup> duègue. — Beau, 3<sup>e</sup> duègue. — B. Dussourd, coryphée.

18 choristes dames. — 27 choristes hommes.

BALLET. — MM. Loris-Gretems, maître de ballet. — Natta, 1<sup>er</sup> danseur. — Ruby, danseur comique, second maître de ballet, professeur de l'école de danse. — Dumont, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> danseur. — Briallou, noble, rôles mimes. — Noble, rôles mimes.

M<sup>mes</sup> Forlani, première danseuse noble. — Juliani, première danseuse demi-caractère. — Fioratti, Coquelle, deuxièmes danseuses.

Coryphées. — M<sup>mes</sup> Thibaudier, Mazzeille, Bau, Devos, Boïnon.

Corps de ballet : 20 danseuses.

ORCHESTRE. — MM. Alexandre Luigini, premier chef d'orchestre. — Couard, deuxième chef d'orchestre. — Forestier, premier pianiste accompagnateur.

Solistes. — Violons : Lapret, Lespinasse, Georges. — Altos : Bay. — Violoncelles : Pio et Ugo Bedetti. — Contre-basses : Maturini. — Flûtes : Ritter. — Hautbois : Fargues : Clarinettes : Bidegain. — Bassons : Terraire : Cors : Degrom. — Pistons : Tamburini. — Trombones : Venon. — Harpistes : Forestier. — Timbalier : Sentinelli.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS (théâtre municipal), place des Célestins. — En restauration.

THÉÂTRE BELLECOUR, 85, rue de la République. — Directeur : M. Simon. — Vendredi 30 septembre, pour la dernière représentation de Mlle Sarah Bernhardt, ex-sociétaire de la Comédie-Française, la *Dame aux Camélias*. — Samedi 1<sup>er</sup> octobre, relâche pour répétitions générales.

Prochainement le *Prêtre*, drame à grand spectacle en 5 actes et 7 tableaux, par M. Charles Buet.

THÉÂTRE DU GYMNASE, 30, quai Saint-Antoine. — Clôture.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, 39, cours Morand. — Pour les représentations de la troupe du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Vendredi 30 septembre et samedi 1<sup>er</sup> octobre, à 7 h. et demie; dimanche 2 octobre, à 1 h. et demie et à 7 h. et demie, la *Reine Margot*, drame à grand spectacle, en 5 actes et 12 tableaux, par Alexandre Dumas père et A. Maquet.

PRIX DES PLACES. — Avant-scène, 4 fr.; fauteuils d'orchestre et baignoires, 3 fr.; stalles de premières galeries, 2 fr.; parquet et premières galeries, 1 fr. 50; deuxièmes galeries, 1 fr.; troisième galerie, fr. 0,50.

CASINO, 79, rue de la République. — Directeur : M. C. Guillet; régisseur : M. N. Vital. — Tous les soirs, à 8 heures, spectacle varié. Orchestre complet sous la direction de M. Léone. M. Moullot, sous-chef.

PRIX DES PLACES. — Sans consommation : Fauteuils, fr. 1,50; loges, fr. 1,50 la place. La première série de consommations : parterre 1 fr.; première galerie fr. 0,75; deuxième galerie fr. 0,50. Renouvellement : le bock fr. 0,25.

SCALA-BOUFFES, 20, rue Thomassin. — Tous les soirs à 7 h. et demie, spectacle varié. Orchestre d'élite sous la direction de M. Lefèvre.

FOLIES-BERGÈRES, 55 et 57, avenue de Noailles. — Dimanche 25 septembre, réouverture du Skating-Rink.

KIOSQUE DE BELLECOUR, place Bellecour. — Tous les soirs de 4 à 5 h. concert donné par les musiques militaires.

Prix des chaises sur la promenade, fr. 0,05; fauteuils, fr. 0,10.

MAISONS RECOMMANDÉES

H. GEORG, 65, rue de la République. Librairie scientifique et médicale, Cartes, Guides. Commission. Maison à Genève et à Bâle.

METON, rue de la République, 33. Librairie. Moderne, Littérature, Histoire, Sciences et Arts. Nouveautés.

LIBRAIRIE, PAPETERIE, IMAGERIE GAUTHIER. 3, rue Grenelle. Ouvrages de Piété, et Classiques. Matériel scolaire. Spécialité de Bois de Spa pour peinture.

IMPRIMERIE. Collection de caractères elzéviériens. Bandeaux, Cuis-de-lampe, Lettres ornées des xv<sup>e</sup>, xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> siècles, Impressions de luxe, Thèses, Brochures, Mémoires et Travaux d'administration. Spécialité de Prospectus, illustrés pour Constructeurs, etc. PITRAT AINÉ, rue Gentil, 4.

BAINS RUSSES, MAURES, MÉDICINAUX — ETABLISSEMENT MODÈLE, 29, rue du Plat, 29. — Hydrothérapie médicinales avec piscine. — Salle de pulvérisations et inhalations.

DUSSERRE, place des Terreaux, angle de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Vente et location de tableaux. Gravures, photographies. Fouritures de dessin et peinture. Encadrement.

RESTAURATION DE TABLEAUX. Expertise de Tableaux, Objets d'art et Antiquités. VINCENT, 48, rue Franklin. (Ci-devant rue de la Reine).

BRUN, rue du Plat, 12. Librairie ancienne. Art de bibliothèques.

FAIENCES D'ART, Porcelaines de Sèvres, de Saxe, de Chine et du Japon, Cristaux, Verre de Bohême. DUSSUC, rue de la République, 39, à Aix-les-Bains.

MARTIN, 16, rue de la République. — Anneaux, Parures, Pendules, Montres.

ARGENTERIE RUOLZ. PASCALON, rue de la République, 3. Couverts, Services de table, Surtouts, Réchauds, Théières, Plateaux, etc.

C. VILLARD successeur de la Maison MONTALAND et AUBOUARD. Bijoux et diamants. Rue de la République, 4.

PHOTOGRAPHIE ARMBRUSTER. Portraits-cartes et de toutes dimensions. Galerie des Célébrités lyonnaises. Maison du Palais-Royal, près le pont Tilsitt, entrée, 2, rue du Plat.

BAILLY, rue de la République, 10. Bronzes, Pendules, Garniture de cheminées, Montres et Chronomètres.

J.-M. FAURE, 3, rue Gentil. Chemises de toile, de flanelle. Cois et cravates.

AVIS DIVERS

LE MONDE PARISIEN  
Politique et Illustré  
5, rue Meyerbeer, Paris

SOMMAIRE DU N<sup>o</sup> DU 24 SEPTEMBRE 1881

TEXTE : Causerie. — La plainte du Bey. — Mort du président des États-Unis. — La mise en accusation. — La situation. — Pro detandiera sua. — Les étonnements du cabinet. — Points noirs. — La fête de la presse républicaine. — A bâtons rompus. — Gazette mondaine. — Le tour de la semaine. — Chronique théâtrale. — Bibliophilie.

DESSINS : La liberté de la presse en Alsace-Lorraine. — La reprise des négociations pour le traité de commerce Anglo-Français. — Au conseil des ministres. — A Mont-sous-Vaudrey. — La Biche au bois. — Envoi du journal à titre de spécimen pendant un mois, à toute demande affranchie accompagnée de 80 centimes en timbres-poste.

**REVUE mensuelle**  
DES  
**ENTREPRISES**  
PUBLIQUES  
ET  
PRIVÉES  
1881

**CONSTRUCTION LYONNAISE**

TRAVAUX PUBLICS  
Architecture  
ADMINISTRATION  
4, rue Gentil  
PRIX DE L'ABONNEMENT  
Un An: 12 fr.  
LYON

Librairie D. DUMOULIN & Cie  
Rue des Grands-Augustins, 5, à Paris

DEUXIÈME ANNÉE

*Calendrier historique*  
**DE L'ENSEIGNEMENT**

ET  
DES INSTITUTIONS DE LA FRANCE  
Avant la Révolution  
**POUR L'ANNÉE 1882**

Un volume in-18 Jésus de 250 pages. Prix 1 fr.  
— ENVOI FRANCO PAR LA POSTE —

DEUXIÈME ANNÉE

LE  
**FUSAIN**

PAR  
MM. ALLONGÉ, APPIAN, LALANNE  
KARL-ROBERT

PARAISANT TOUS LES MOIS

SOMMAIRE DU N° 15

A. APPIAN. Ruisseau de Rossillon (Ain). —  
PERRINQUIÈRE. Le rendez-vous. — ALLONGÉ. Cro-  
quis. — KARL-ROBERT. Fusain sur faïence.

PROVINCE ET ÉTRANGER  
Un An, 20 fr. — Six mois, 12 fr.  
PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

PARIS  
E. BERNARD ET C<sup>ie</sup>, Imprimeurs-Éditeurs  
75 et 77, rue Lacondamine, et 4, rue de Thorigny

DELL'ANTICA

**LETTERATURA CATALANA**

STUDII  
DI

ENRICO CARDONA

Seguiti dal testo e dalla traduzione della vita di Giacomo I  
tolta dalla *Cronaca Catalana* di Ramon Muntaner

PREZZO LIRE 3

NAPOLI

Presso l'autore, 29, Porta piccola  
Montecalvaria

Étude de M<sup>e</sup> MICOLIER, avoué à Lyon, rue de la Barre, 10

**VENTE PAR LICITATION**

En l'audience des vacations et des criées du tribunal civil de première instance  
de Lyon, au Palais de Justice

DE LA NUE PROPRIÉTÉ  
D'UNE

**MAISON**

Sise à Lyon, cours Morand, 13

ADJUDICATION AU SAMEDI 8 OCTOBRE 1881, À MIDI  
MISE A PRIX. . . . . 60,000 fr.

S'adresser pour les renseignements :

- 1° A M<sup>e</sup> Micollier, avoué poursuivant ;
  - 2° A M<sup>e</sup> Galliot, Plantin, Nérard, Peillon, Reverdy, Goutorbe et Sestier, avoués collicitants ;
  - 3° A M<sup>e</sup> Chaîne, avoué présent à la vente ;
- Et, pour voir le cahier des charges, au greffe civil où il est déposé.

Étude de M<sup>e</sup> FORE, avoué à Lyon, rue Tupin, 34

**VENTE VOLONTAIRE**

SUR PUBLICATIONS JUDICIAIRES ENSUITE DE CONVERSION

En l'audience des Criées du Tribunal civil de Lyon, au palais de Justice

**D'UNE MAISON**

Sise à Lyon, rue de Chartres, 45

ADJUDICATION AU SAMEDI 15 OCTOBRE 1881, A MIDI  
Mise à prix. . . . . 55,000 fr.

Pour les renseignements, s'adresser à M<sup>e</sup> FORE, avoué poursuivant, et pour voir le cahier des  
charges au greffe du Tribunal civil où il est déposé.